



La Foi de Toujours

« Sans la Foi, il est impossible de plaire à Dieu. » (Heb. XI, 6)

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X - Antilles et Guyane

Juin
2015

Le mot de notre fondateur

« Au centre de l'autel, l'Eucharistie, Jésus-Christ, avec la petite lampe signifiant à la fois que Jésus est la Lumière, qu'il est la chaleur de nos âmes, cette présence continuelle.

Présence continuelle non seulement de ceux qui sont ici-bas, mais de tous les élus du Ciel autour de Notre Seigneur. Vous avez vu au-dessus du tabernacle, un beau Crucifix. Car l'autel qui porte Notre Seigneur est l'autel du Calvaire, qui rappelle le Calvaire, le Sacrifice de Notre Seigneur. »

Sermon du
29 Juin 1988

Les objets du culte

Pour vous aider à mieux rentrer dans le mystère du Saint Sacrifice de la Messe, nous voulons vous proposer quelques explications des différents objets utilisés dans une église. Le Père Quigley, qui eut la fonction de sacristain au séminaire d'Ecône (en même temps que d'autres séminaristes), nous emmènera faire une petite visite guidée de l'église et de la sacristie. Que ces précisions puissent vous faire comprendre l'importance des détails que nous cherchons à conserver dans la sainte liturgie traditionnelle, pour la seule gloire de Dieu et l'élévation des âmes.



On reconnaît toujours la beauté, même sous vitrine

Réponses aux lecteurs

L'édification des églises et la disposition de son mobilier sont-elles ordonnées selon des prescriptions rigoureuses comme celles données par Dieu à Moïse dans l'ancienne loi ?

Dans la Nouvelle Loi, c'est aux apôtres et à leurs successeurs les Papes, que Dieu laissa la charge de définir un lieu propice au culte.

L'approfondissement de l'esprit de l'Évangile et l'épanouissement de l'Église à la fin des persécutions permirent la codification de cet édifice. Sa disposition a pour objectif de :

- ✘ Faciliter la célébration du sacrifice et le recueillement.
- ✘ Maintenir par son ornementation une dignité qui est la révérence due à Dieu réellement présent dans l'Eucharistie.
- ✘ Instruire les fidèles par la richesse des symboles.

Lorsqu'on entre dans une église, pourquoi tout doit converger vers l'autel, le tabernacle et la croix ?

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement » (Boileau). Jésus a envoyé ses apôtres convertir les nations, c'est-à-dire ramener les âmes à lui pour qu'elles soient parfaites et méritent ainsi un jour le bonheur éternel.



On n'atteint cela que par trois moyens qui nous sont indiqués clairement :

- ✘ La croix sur laquelle Jésus est mort pour nous et qui est notre espérance.
- ✘ L'autel sur lequel nous offrons le sacrifice et Dieu répand ses grâces
- ✘ Le tabernacle qui contient l'aliment de notre âme : Jésus hostie.

La croix, l'autel et le tabernacle sont superposés : y a-t-il un lien entre eux ou est-ce par commodité ?

La croix doit s'apparenter à l'autel et se proportionner à lui, tandis que le tabernacle repose sur l'autel. La croix et l'autel font un, et cette unité doit traduire intuitivement celle du sacrifice du calvaire et du sacrifice non sanglant de l'autel. Elle doit porter l'image de Jésus souffrant et triste pour nous inciter à la piété et à la compassion. Cependant, le tabernacle abrite le fruit du sacrifice de la croix et de l'autel ; voilà pourquoi il est aussi à sa place sur l'autel et sous la croix, il nous dispose à l'adoration et à l'action de grâce.

Des nappes couvrent l'autel comme pour un banquet, pourquoi ?

L'autel est vêtu comme une table, comme un tombeau, par nécessité et protection, par souci de beauté, parce qu'il représente le Christ.

Cet usage remonte au VI^e siècle ; normalement les linges n'étaient placés sur l'autel que durant le temps de la messe, on en trouve un vestige le Vendredi Saint ; la pratique actuelle est de laisser les nappes sur les autels où l'on célèbre régulièrement.

Pour la célébration du sacrifice, le missel prescrit trois nappes pour parer au grave inconvénient qui pourrait se résulter de la chute du calice et l'effusion du précieux Sang.

Quel est la signification du drap de couleur qui orne aussi le devant des autels ?

Le tour de l'autel est paré d'une tenture appelée antependium (qui pend devant) qui, tout en rehaussant le respect dû à l'autel qui, comme nous l'avons dit plus haut, représente le Christ, rappelle le mystère du jour ou le saint en l'honneur duquel se célèbre la Messe.

D'où viennent et quel est le sens des couleurs qui ornent les fêtes liturgiques ?

La gloire de l'Eglise consiste surtout dans son intérieur, c'est-à-dire sa Foi, sa Charité, son Espérance ; elle aime cependant varier les couleurs pour aider nos sentiments à concorder avec ceux de l'office afin d'en recevoir toutes les grâces.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les ornements étaient principalement blancs ou rouges, symbolisant soit la pureté soit le sacrifice.

Dans les siècles suivants, les couleurs augmentèrent, s'inspirant sûrement de celles utilisées pour le tabernacle de l'Ancienne Loi.

C'est environ au XIII^e siècle que tout fut déterminé et codifié.

- ✘ Le blanc signifie la joie, la pureté la paix et la gloire. Il est utilisé aux fêtes de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge, des Anges, de la Tous-saint et de tous les saints non martyrs.
- ✘ Le Rouge symbolise la charité, l'amour, l'effusion du sang ; on l'emploie pour la messe de la Pentecôte, des martyrs ou pour les instruments de la Passion.
- ✘ Le Vert symbolise l'Espérance comme le rameau d'olivier, et nous incite à travailler avec persévérance ; on l'emploie aux offices des temps après la Pentecôte et l'Epiphanie.
- ✘ Le Violet, couleur du repentir et de la pénitence, de la chair meurtrie, sert donc aux temps de l'Avent du Carême, aux vigiles et aux Quatre-Temps.
- ✘ Le Noir, couleur du deuil et de la tristesse, est employé à l'office du Vendredi Saint et aux offices des défunts, bien que le voile qui couvre le tabernacle reste en violet pour manifester que Dieu qui est présent est bien vivant.
- ✘ Le Doré, plus tardif, remplace toutes les couleurs exceptées le noir et le violet.

✘

Pourquoi doit-on couvrir le tabernacle d'un voile de couleur ?

Dieu avait demandé à Moïse de couvrir d'une tente le tabernacle qui contenait l'arche d'alliance, car c'est en ce lieu saint qu'il descendait visiter son peuple. L'Eglise prescrit dans le droit canon ce voile appelé conopée pour indiquer que Dieu est bien réellement présent dans le tabernacle ; sa couleur sera en fonction de l'office du jour.



Les églises sont souvent éclairées par des bougies, pourquoi les retrouve-t-on aussi sur l'autel ?

Les chandeliers de l'autel ont, comme beaucoup d'objets liturgiques, une origine pratique, décorative et symbolique.

Au départ, ils permettaient aux premiers chrétiens de célébrer dans l'obscurité des catacombes, puis l'usage est resté, s'appuyant sur la

tradition de l'Ancien Testament où la coutume orientale d'accompagner la lecture sainte et le sacrifice de lumières ; marque d'honneur, signe de joie spirituelle, symbole de foi, ou de la charité qui doit consumer nos âmes devant Dieu.

Plus précisément, à la messe basse on allume deux cierges représentant l'Ancien et le Nouveau Testament, ou les deux séraphins qui se tiennent sans cesse aux cotés du trône de Dieu ; à la messe chantée, les six cierges allumés représentent les saints des six âges du monde.



La veilleuse rouge dans le sanctuaire semble brûler constamment : y aurait-il une raison ?

OUI : La lampe du sanctuaire est l'étoile des mages qui nous indique l'humble demeure du grand Roi, une garde d'honneur toujours vigilante devant lui, représentant notre prière continuelle. C'est un vestige des ordres de Dieu dans l'ancienne loi dictée à Moïse (Exode 27) : « Qu'une lampe brûle toujours dans ce tabernacle en témoignage ». Le cérémonial des évêques encourage qu'on orne le sanctuaire des ces lampes qui indiquent de manière coutumière la présence réelle de Jésus dans le tabernacle.

On peut constater dans les églises cette volonté de fleurir, que ce soit dans la peinture ou les arrangements ; quel est l'origine de cette pratique ?

La décoration florale semble être récente, au XVII^e siècle, mais la présence de bouquets ne nous surprend pas puisque « rien n'est assez beau pour le Seigneur » (St Curé D'Ars).

De plus, la fleur est l'allégorie adéquate de la vertu : La Rose rouge figure la charité, la Violette l'humilité, le Lys symbole de la pureté, (d'après Saint Bernard) ; il est donc juste que la bonne odeur des vertus chrétiennes ainsi symbolisée vienne embaumer et glorifier par son éclat la maison de Dieu.

Saint Augustin nous signale (La Cité de Dieu) qu'autrefois on faisait des guirlandes et des couronnes que l'on mettait autour et au-dessus des autels les jours de fêtes, et l'on décorait aussi les murailles de l'église de lys et de roses. ◆

Père Quigley



**Souviens-toi du
« pourquoi ? »
de notre Guyane !**

La relégation consistait en l'assignation à résidence en Guyane pour un temps équivalent à la peine qu'ils avaient purgée si celle-ci était inférieure à 8 ans. Si la peine avait été supérieure ou égale à 8 ans, le condamné se voyait interdire à vie tout espoir de retour en Métropole. En échange, des concessions et lopins de terre étaient attribués aux relégués.

Sur les 15.995 récidivistes envoyés en Guyane de 1887 à 1935, 1.053 seulement obtinrent leur remise de peine, 9.769 moururent et 2.688 s'évadèrent. Le nombre de tentatives d'évasion atteignit le chiffre de 22.750.

Le traitement des forçats étant jugé trop doux en Nouvelle-Calédonie, la loi du 15 avril 1887 établit que les condamnés à plus de 8 ans de travaux forcés seront envoyés vers les bagnes de Guyane.

Le 3 septembre 1887, le Sous-secrétaire aux Colonies dit dans une dépêche : « J'ai pensé que la main-d'œuvre pénale pourrait être utilement employée à défricher et ensemercer les terres, à ouvrir des voies de communications et à construire des villages. L'émigrant qui arriverait n'aurait qu'à poursuivre l'œuvre commencée, et la vente des produits récoltés, dès la première année de son séjour, assurerait ses premiers besoins... sur des terrains choisis, on établirait des camps de transportés appelés à disparaître aussitôt que leur tâche serait accomplie. » ♦

La Messe est un vrai Sacrifice

La Messe expliquée aux enfants
d'après un sermon inédit du Père de Chivré o.p.

Mes enfants,

La Messe est la cérémonie universellement impressionnante même pour les athées : la dignité de leur tenue au cours des messes officielles trahit qu'ils savent que quelque chose de supérieur se passe ; debout, au garde à vous, par leur silence et leur immobilité, ils rendent volontiers hommage à ce quelque chose de grand.

Et pourtant, il y a tant d'invisible, d'inconnu et de mystère dans ce quelque chose, que cet invisible finit par lasser en dépit des liturgies les plus brillantes, et que l'ennui de la messe devient chose courante chez nombre de nos chrétiens trop heureux de l'entendre le plus tard et la plus courte possible.

Quelque chose de grand, même de très grand, lasse et fatigue si on ne sait pas pourquoi c'est grand.

Pourquoi la Messe est-elle grande, mes enfants ; grande par sa valeur invariable et inestimable ?

Ecoutez une histoire : j'ai connu un religieux qui dut subir, sans possibilité d'anesthésie, une intervention chirurgicale douloureuse : il s'agissait ni plus, ni moins de lui couper trois doigts sans l'endormir. Je vous laisse juge du martyr enduré. L'opération date de plusieurs années, encore aujourd'hui parlez-lui de ces vilaines heures : sa figure se contracte, les yeux se remplissent de larmes, l'émotion du martyr recommence : vous venez de lui en rendre la mémoire, et par cette mémoire il continue son opération, revoit les chirurgiens, pourtant absents, revit chacun des efforts qu'il a dû fournir pour accepter ; ces efforts sont pourtant finis, les moindres détails lui en reviennent, la douleur est passée et pourtant elle est à nouveau une douleur vivante, le sacrifice a été fait et pourtant, en regardant le pauvre moignon de ses doigts coupés, il recommence son sacrifice et une fois de plus l'offre à Dieu ; cette douleur renouvelée, ce sacrifice réaccepté, dans un corps pourtant guéri et bien portant, ont été provoqués tout à coup par la mémoire, cette faculté pour qui le passé reste un éternel présent : c'est elle qui conserve la fraîcheur d'une existence authentique à nos actes passés qu'elle ramène du fin fond de nos années, aussi impressionnants de vie et

de consentement qu'à leur premier instant.

La mémoire, la Messe : un Mémorial de la Passion, pas un mémorial d'une scène évangélique.

A la messe, le Christ ne revit pas les joies de Bethléem, la fuite en Egypte, la guérison des aveugles, la gloire du Thabor. Il ne revit que Sa Passion.

Je m'explique :

Dans l'exemple précédent, je parlais à quelqu'un de son opération passée et ça le faisait pleurer, mémorial terrible qui n'évoquait pour lui ni ses joies intellectuelles, ni ses joies d'homme ; ma parole recréait en lui la douleur parce que les mots dont je me servais n'étaient que douleur.

A la Consécration, je ne me sers pas des mots des Anges qui ont créé la joie au-dessus de la crèche, ni des paroles de Jésus qui ont fait marcher des paralytiques, je me sers des mots dont Il s'est servi lui-même pour s'anéantir et pour annoncer non pas la résurrection, mais Sa mort.

Comme pour le malade tout à l'heure, les mots de la Consécration opèrent l'anéantissement de Jésus glorieux, immortel, beau à ravir, bon à faire trembler de bonheur : Il arrive tel qu'Il est, mais anéanti ; j'entends par là sans la gloire visible, dissimulé derrière des apparences de pain et de vin, comme les grands de la terre, les rois se dissimulent derrière un faux nom pour voyager tranquilles.

Les mots annonciateurs de la mort produisent aussi exactement leur effet : Jésus est là, glorieux, mais obéissant au sens des mots avec une intelligence, une mémoire uniquement appliquées à revoir Judas se glissant derrière les arbres des oliviers, à savourer son dégoûtant baiser ; dans l'Hostie, il s'applique docilement à ne penser qu'aux outrages de la Passion un par un, les cris, les moqueries, les menaces, les brutalités, les crachats, les fouets, les épines, la croix, les marteaux, les clous, les bourreaux avec leur attitude, leur regard, leurs gestes, Sa Mère, Sa pauvre Mère, Saint Jean, tout y est et tous y sont dans cette mémoire sans bavure, et comme pour le malade de tout à l'heure, Il ne recommence pas Sa Passion, mais Il la continue avec une rigoureuse précision, seconde par seconde, Il ne voit qu'elle dans l'hostie, Il n'évoque que des émotions de Passion : ses peurs et ses pleurs, voilà vingt siècles qu'Il les éprouve et qu'Il les verse à raison de 350 000 fois par jour, par conséquent de quatre fois par seconde.

C'est cela la Messe, et pas autre chose : le Mémorial, la continuation vivante, et chaque fois actuelle dans les facultés du Christ anéanti dans l'hostie, de Sa Passion et rien que de Sa Passion : « O sacrum convivium in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus. » - « O le banquet sacré au cours duquel le Christ reprend à son compte un par un tous les détails de

Sa Passion ». Bossuet avait raison de charger son éloquence de nous rappeler que, dans nos églises, c'est tous les jours le Vendredi Saint : un homme en pleurs, un homme en sueur, un homme en sang, voilà ce qu'est chacune des hosties et ce que présente chacune des consécérations.

Quelques jours avant d'être lui-même crucifié, le vieil apôtre Pierre, entendant les rumeurs et les colères de Rome, connut une nouvelle faiblesse, il sortit de la ville pour éviter le martyr. Arrivé à la porte, Jésus portant sa Croix se dresse devant lui comme s'Il allait en sens inverse de son Apôtre :

« Domine quo vadis ? » - « Seigneur, où allez-Vous ? »

« Pierre, je monte à Rome pour me faire crucifier à ta place ».

L'apôtre comprit la vision, et cette nouvelle offrande du Christ lui donna le courage de se crucifier lui-même.

Mes enfants, lorsque Jésus à la consécration passe devant vos yeux, élevé par les pauvres mains sacerdotales, demandez-Lui aussi : « Domine quo vadis ? – Seigneur, où allez-vous ? » Peut-être entendrez-vous dans votre conscience une étrange réponse : « Mon enfant, je monte à nouveau sur la pierre d'autel pour y revoir, y revivre à ta place des pleurs que tu ne veux pas verser avec moi sur tel péché, des reproches que tu ne veux pas entendre avec moi sur tel défaut, des courages et des endurance que ta légèreté préfère me voir réaliser tout seul ».

Peut-être que devant un tel spectacle d'amour, comme saint Pierre, vous reviendrez à plus de générosité en continuant par vos sacrifices la Messe entendue qui continue la Passion. Ainsi soit-il.

Ces lignes rappellent cette description que faisait **Julien Green** dans son « Pamphlet contre les Catholiques de France » qu'il publiait le 15 octobre 1924 sous le pseudonyme de Théophile Delaporte :

« Les personnes qui reviennent de la Messe parlent et rient ; elles croient qu'elles n'ont rien vu d'extraordinaire. Elles ne se sont doutées de rien parce qu'elles n'ont pas pris la peine de voir. On dirait qu'elles viennent d'assister à quelque chose de simple et de naturel, et cette chose, si elle ne s'était produite qu'une fois, suffirait à ravir en extase un monde passionné.

Elles reviennent du Golgotha, et elles parlent de la température. Cette indifférence empêche qu'elles ne deviennent folles. Si on leur disait que Jean et Marie descendaient du Calvaire en parlant de choses frivoles, elles diraient que c'est impossible. Cependant, elles-mêmes n'agissent pas autrement.

Elles viennent d'assister à une exécution capitale ; au bout d'un instant

elles n'y songent plus. Ce manque d'imagination empêche qu'elles ne soient prises de vertige et qu'elles ne meurent.

On dirait que ce que les yeux ne voient point n'a pas d'importance ; en réalité, il n'y a que cela qui en ait, et il n'y a que cela qui existe.

Elles ont été trente-cinq minutes dans une église sans comprendre ce qui s'y passait, quelques-unes sont restées assises. Il y en a qui se tiennent debout pendant l'élévation, et je ne sais quelle est la chose la plus merveilleuse, l'élévation elle-même ou l'attitude de ceux qui la voient.

Si cette élévation n'était qu'un symbole de la vérité ! mais c'est la vérité même, présentée sous un aspect qui est à proportion de la faiblesse humaine. Les Juifs ne pouvaient souffrir l'éclat du visage de Moïse, et Moïse n'était qu'un homme. Gédéon craignait de mourir pour avoir vu la face de son Créateur (Juges, VI-22), mais il n'avait vu qu'un ange.

Qu'y a-t-il de caché sous les espèces du pain et du vin ? Plus qu'un ange et plus que Moïse certainement. Un des caractères les plus étonnants de la Messe, c'est qu'elle ne tue pas les personnes qui y assistent.

Elles entendent la Messe tranquillement, sans larmes, sans commotion intérieure ; c'est admirable. Que faudrait-il donc pour les émouvoir ? Quelque chose de commun ?

Pour voir à quel point elles sont pauvres de cœur, il faut examiner ce qui s'est fait à cause d'elles, ce qui se fait tous les jours, dans toutes les parties du monde, pour sauver leurs âmes inattentives. Leur pauvreté de cœur n'est ni grande ni petite : elle est infinie. Puissances, Trônes et Dominations sont moins fortes que cette imbécillité d'âme.

Si elles pouvaient s'étonner, elles seraient sauvées, mais elles font de leur religion une de leurs habitudes, c'est-à-dire, quelque chose de vil et de naturel. C'est l'habitude qui damne le monde ». (N° 39 à 50)

Outre l'aspect provocant de cette description, le fond, hélas, n'en demeure-t-il pas pourtant bien réel ?

« Celui qui cherche à ravir le Saint Sacrifice de la Messe à l'Eglise ne compte pas une calamité moindre que s'il cherchait à dérober le soleil à l'univers » disait **Saint John Fisher** (1469-1535).



Souviens-toi du « pourquoi ? » de notre Martinique !

Là, se situe un fait, rapporté par ceux qui en ont été témoins.

« Quand Monseigneur Carméné traversa le quai d'embarquement à Saint-Pierre, des badauds lui lancèrent des pierres. Il s'arrêta, se retourna, secoua sa soutane et leur dit : « Vous me jetez des pierres, la Montagne vous les rendra... et Saint Pierre ne retrouvera jamais sa splendeur ».

Il jeta un dernier regard sur la ville, et s'en alla.

L'émotion se répandit dans l'île : « Monseigneur a maudit Saint-Pierre ! »

On était en 1895...

Le Pape Léon XIII, malgré les torts de l'Evêque, n'aurait pas manqué de le maintenir à son poste, mais un « veto » formel du Gouvernement français lui interdisait un retour à la Martinique.

Toute intervention de Rome s'avérait inutile. Le Pape l'invita à démissionner.

Mgr Carméné lui écrivit alors, en date du 18 Juillet 1897 : « C'est donc sans aucune hésitation que je viens remettre entre les mains de Votre Sainteté, ma démission d'Evêque de Saint-Pierre et de Fort-de-France. »

Il se retira à Loudéac où il vécut encore une dizaine d'années. Il mourut le 23 août 1908, et fut inhumé à Trébry, dans sa paroisse natale.

Monseigneur Carméné fut, à la Martinique, l'Evêque qui fut le plus aimé, respecté et vénéré.

L'Abbé Cudennec l'aimait beaucoup, et ne désirait qu'une chose : vivre en bonne harmonie avec lui.

Mais l'Evêque était breton ! Et il n'avait qu'une idée fixe : avoir son neveu, l'Abbé Riou comme coadjuteur, avec future succession. Il était prêt à tout sacrifier pour y parvenir... et il l'a fait... sans y parvenir.

Rome a, depuis, défendu aux Evêques de choisir un parent comme Vicaire Général (Can 367). ♦

Par Emel

Souviens-toi du « pourquoi ? » de notre Guadeloupe !



Le Père Morisset consacra ses dernières activités sacerdotales à la paroisse de sa jeunesse et il le fit en chantant, comme il avait toujours chanté dans sa vie. Ponctuel, consciencieux, secret, celui que tous les confrères appelaient par son prénom Lucien, le Père Morisset devait mourir à la Clinique des eaux-Vives, où il avait fait de nombreux séjours, le Mercredi Saint 22 mars 1978. Son corps repose au cimetière du clergé à Basse-Terre.

C'est le Père Michel Lécuyer, aumônier de la clinique du Docteur Viéroz, à Saint-Claude, qui le remplacera à Vieux-Habitants, en attendant le retour de congé du Père Fabre, secrétaire particulier de Mgr Gay, lui aussi désigné pour la paroisse. Pour la première fois, deux prêtres seront en résidence à Vieux-Habitants.

Nous sommes en 1958. Le Père Lécuyer trouve un presbytère sans commodité. La maison ignore la peinture, le mobilier de Fabrique est vétuste et insuffisant. Quand le Père Morisset aura emporté ses meubles et effets personnels, il ne restera guère grand-chose. Pas de toilette, pas de douche, pas de moustiquaire, une literie antique et lamentable, des guirlandes au plafond, deux lampes à pétrole. Les seules richesses du presbytère, ce sont les coupes de cristal et l'horloge défunte depuis 1850 - du moins endormie, car on la remettra en route.

Discrètement les sœurs de la clinique, suisses d'origine - ce pays de la propreté par excellence - s'attaquent à une vaste opération de nettoyage. Grâce à elles tout devint gai, propre agréable, vivable. D'autres religieuses de Bouillon, du Carmel, des Externats de Versailles et Saint-Claude furent ensuite la providence de la paroisse.

Pour l'église et la sacristie, on entra dans une période de simplicité. On ne vit plus les lugubres tentures noires, décorée d'os croisés et de crânes, disposées sur la table de communion, lors des offices funèbres. Une bannière noire, simple et décente, œuvre des religieuses carmélites, les remplaça avantageusement.

Et le sonneur-sacristain se trouva déchargé d'une rude tâche : celle d'installer, outre un monumental catafalque, le baldaquin mortuaire. ♦

LA VIE AU PRIEURÉ

Le mois de mai apporta son lot de jours fériés, qui furent mis à profit de différentes manières. Mais le plus apprécié fut sans doute le vendredi 8, où nous organisâmes un pèlerinage qui nous conduisit de l'église de Régale (tombeau de Mgr Varin de la Brunelière) à celle de Josseaud pour y vénérer la statue de Notre Dame du Grand Retour, honorée



dans toutes les paroisses de la



Martinique en 1947. Dans le groupe de pèlerins, se trouvaient plusieurs personnes ayant vécu ces moments de ferveur populaire, tout émues de revenir au pied de cette même statue quelques décennies plus tard...

Le dimanche 10, une bonne trentaine de fidèles se retrouvèrent au prieuré pour une après-midi récréative, avec un tournoi de belote acharné qui vit la victoire de l'équipe des Tamarins.

Après le retour du Père Quigley le 3 mai, c'est au tour du Père Claret de reprendre la direction de la France, puis de Genève, pour célébrer le mariage de son frère le 16 mai. Il reviendra bien vite, pour retrouver le jeune couple en voyage de noces... en Guadeloupe !

Puis c'est au tour du Père Mavel de rejoindre les fidèles de Guyane à l'occasion de la Pentecôte.

Saluons également l'arrivée de Jag, un jeune chien beauceron qui, espérons-le, fera un bon gardien des fruits du prieuré...



Le Saint du mois

Sainte Julienne, de la noble famille des Falconieri, naquit en 1270 à Florence (Italie). Au berceau elle donna un signe non-ordinaire de sa sainteté future, car on l'entendit prononcer spontanément de ses lèvres vagissantes les doux noms de Jésus et de Marie.

Dès l'enfance, elle s'adonna tout entière aux vertus chrétiennes et y excella de telle sorte que saint Alexis, son oncle paternel dont elle suivait les instructions et les exemples, n'hésitait pas à dire à sa mère qu'elle avait enfanté un ange et non pas une femme. Son visage en effet était si modeste, son cœur resta si pur de la plus légère tache, que jamais dans tout le cours de sa vie elle ne leva les yeux pour considérer le visage d'un homme, que le seul mot de péché la faisait trembler, et qu'il advint un jour qu'au récit d'un crime elle tomba soudain presque inanimée.

Elle n'avait pas encore achevé sa quinzième année que, renonçant aux biens considérables qui lui venaient de sa famille, et dédaignant les alliances d'ici-bas, elle voua solennellement à Dieu sa virginité entre les mains de saint Philippe Béniti, et la première reçut de lui

l'habit dit des « Mantellates. »

L'exemple de Julienne fut suivi par beaucoup de nobles femmes, et l'on vit sa mère elle-même se ranger sous la direction de sa fille. Aussi, leur nombre augmentant peu à peu, elle établit ces Mantellates en Ordre religieux, leur donnant, pour vivre pieusement, des règles qui révèlent sa sainteté et sa haute prudence.

Saint Philippe Béniti connaissait si bien ses vertus que, sur le point de mourir, il ne crut pouvoir recommander à personne mieux qu'à Julienne non seulement les religieuses, mais l'Ordre entier des Servites de la Bienheureuse Vierge Marie dont il avait été le propagateur et le chef.

Cependant, elle avait sans cesse de bas sentiments d'elle-même ; maîtresse des autres, elle servait ses sœurs dans toutes les occupations domestiques même les plus viles. Passant des jours entiers à prier, elle était très souvent ravie en extase. Elle employait le temps qui lui restait à apaiser les discordes des citoyens, à retirer les pécheurs de leurs voies mauvaises et à soigner les malades auxquels, plus d'une fois, elle rendit la santé

en touchant de ses lèvres leurs ulcères pleines de pus.

Meurtrir son corps par les fouets, les cordes à nœuds, les ceintures de fer, prolonger ses veilles ou coucher sur la terre nue lui était habituel. Chaque semaine pendant deux jours, elle n'avait pour seule nourriture que l'Eucharistie ; le samedi, elle ne prenait que du pain et de l'eau, et les quatre autres jours, elle se contentait d'une petite quantité d'aliments grossiers.

Cette vie si dure lui occasionna une maladie d'estomac qui s'aggrava et la réduisit à l'extrémité alors qu'elle était dans sa soixante-dixième année. Elle supporta d'un visage joyeux et d'une âme ferme les souffrances de cette longue maladie ; la seule chose dont elle se plaignit, c'était que ne pouvant retenir aucune nourriture, le respect dû au divin Sacrement la tint éloignée de la table eucharistique.

Dans son angoisse, elle pria le prêtre de consentir au moins à lui

apporter ce pain divin que sa bouche ne pouvait recevoir et à l'approcher de sa poitrine. Le prêtre ayant acquiescé à son désir, à l'instant même, ô prodige ! le pain sacré disparut et Julienne expira, le visage plein de sérénité et le sourire aux lèvres. Ce fut le 19 juin 1340.

On connut le miracle lorsque le corps de la vierge dut être préparé selon l'usage pour la sépulture : on trouva en effet, au côté gauche de la poitrine, imprimé sur la chair comme un tatouage, la forme d'une hostie représentant l'image de Jésus crucifié. Le bruit de cette merveille et de ses

autres miracles lui attira la vénération non seulement des habitants de Florence (Italie), mais de tout l'univers chrétien. C'est Clément XII qui inscrira Julienne au catalogue des saintes vierges. ♦

Père Mavel



**Sainte Julienne
Falconieri
Fête le 19 Juin**

Martinique

☎ 05.96.70.04.67

- ◆ Réunion de Marie
Reine des Cœurs
☞ *Vendredi 5 juin*
☞ *Vendredi 2 octobre*
- ◆ Cours de doctrine pour
adultes (de 17h45 à
18h15 à la chapelle).
☞ *Tous les Mardis*
- ◆ Patronage
(14h30-17h30 au prieuré)
☞ *Samedi 13 Juin*
- ◆ Amis de St Jean Bosco
(17h-19h30 au prieuré)

Nos prochains rendez-vous.
Venez-y nombreux !

Guyane

☎ 06.96.79.57.88

- ☞ **Dimanche 19 Juillet**
à Montparamana
. 9h30 Messe chantée
. Pique nique
. Conférence
. Salut du Saint-Sacrement

☞ **TOUSSAINT 2015**

Guadeloupe

☎ 06.90.12.80.93

- ◆ Réunion de la
Compagnie de Marie
Reine des Cœurs
à 17h30 à la chapelle
☞ *Vendredi 5 juin*
☞ *Vendredi 3 juillet*

Horaires habituels des offices aux Antilles - Guyane

Martinique



05.96.70.04.67

Chapelle
N. D. de la
Délivrande

64, rue Moreau-de-
Jonnès

97200 Fort-de-France
97p.martinique@fsspx.fr

- ◆ **Dimanche** : 7h00 (*messe basse*)
9h00 (*messe chantée*)
- ◆ **En semaine** : 6h30 et 11h00
- ◆ **Exposition du Saint Sacrement** : jeudi à 7h15 (chapelet)
- ◆ **Confessions et permanence** : tous les jours **de 7h30 à 10h45**
- ◆ **Catéchismes** : mardi de 17h15 à 17h45
mercredi de 14h30 à 16h30 (*au prieuré*)

Guyane

☎ 06.96.79.57.88

- ◆ **Messe** selon le programme ci-dessus
- ◆ **Confessions** durant l'heure qui précède chaque messe

Guadeloupe



06.90.12.80.93

Chapelle
N. D. de
Guadeloupe

5, Quai Lardenoy
97110 Pointe-à-Pitre

- ◆ **Dimanche** à 8h30 (*messe chantée*)
- ◆ **En semaine** : **lundi** à 6h30
vendredi à 18h00
samedi à 6h30
- ◆ **Exposition du Saint Sacrement** : samedi à 7h15 (chapelet)
- ◆ **Confessions** : avant ou après chaque messe
- ◆ **Catéchismes** : vendredi soir et samedi après-midi
- ◆ **Permanence** : le samedi de 8h00 à 12h00
le lundi de 7h15 à 12h00